

L'homme patient

ABOSABER, surnommé *l'homme patient*, était un riche et généreux propriétaire, habitant un village où il répandait de nombreux bienfaits. Il avait une femme et deux enfants ; le bonheur de cette famille était parfait lorsque leur tranquillité fut troublée par les dévastations d'un lion monstrueux qui se jetait de temps en temps sur leurs troupeaux.

La femme d'Abosaber, irritée de ces pertes, voulait que son mari, avec ses serviteurs, entreprit de détruire l'animal.

— Il faut avoir de la patience, lui répondit Abosaber. Avec la patience on finit par réussir en tout ; seul avec mes serviteurs je ne pourrais venir à bout du lion ; mais je sais que bientôt le roi doit organiser une grande chasse et alors nous serons débarrassés de ce lion.

En effet, très peu de temps après, le prince ordonna une chasse générale. On rechercha l'animal ; une multitude d'hommes armés se mirent à sa poursuite et parvinrent à le tuer.

Abosaber, apprenant la mort du lion, dit à sa femme :

— Vois combien la patience nous a été utile. Si j'avais suivi tes conseils et que je me sois exposé à attaquer un animal contre lequel il a fallu déployer tant de forces, j'y aurais probablement perdu la vie.

Le lion, malheureusement, n'était pas le seul mauvais voisin d'Abosaber. Les habitants du village avaient une déplorable réputation et la méritaient. L'un d'eux fit un vol considérable dans la capitale et se sauva après avoir assassiné celui qu'il avait dépouillé.

Le roi instruit de ce double crime, envoya chercher les parents et les domestiques de l'homme assassiné si indignement. On ne put lui donner d'autre indice que des soupçons sur les habitants du village où demeurait Abosaber, car ils passaient pour de très mauvais sujets, et on en avait vu plusieurs rôdant autour de la maison où s'était commis le crime.

Sur cette simple dénonciation, le monarque irrité chargea un officier d'aller à la tête d'un détachement ravager le village et d'en ramener les habitants chargés de fers. Abosaber seul, dont l'honnêteté était connue, fut excepté de cette mesure rigoureuse.

Les soldats renchérèrent sur les ordres sévères qu'ils avaient reçus. Ils ravagèrent toute la campagne environnante, ils n'épargnèrent que la demeure d'Abosaber, mais ils saccagèrent ses récoltes comme celles des autres.

La femme d'Abosaber pleurait sur ce désastre.

— On nous ruine, dit-elle à son mari ; vous voyez qu'on nous enlève nos troupeaux avec ceux des coupables, quoiqu'on ait donné des ordres pour épargner ce qui nous appartient ;

voyez avec quelle injustice on nous traite. Parlez donc aux officiers du roi.

— J'ai parlé, répondit Abosaber, mais on n'a pas le temps de m'entendre ; prenons patience, le mal retombera sur ceux qui le font. Malheur à celui qui donne des ordres rigoureux et pressants ! Je crains que les maux que le roi nous envoie ne retombent sur lui.

Un ennemi d'Abosaber entendit ces propos et s'empressa d'aller les rapporter au roi.

— C'est ainsi, lui dit-il, que parle celui que Votre Majesté a eu la bonté d'épargner.

Aussitôt le monarque, courroucé, ordonna qu'Abosaber, sa femme et ses deux enfants fussent bannis de ses Etats.

La femme fit éclater des reproches et portait à l'excès son ressentiment.

— Prends patience, ma chère amie, lui disait son mari, cette vertu est un baume contre l'adversité ; elle donne des idées salutaires, elle amène la consolation ; marchons au désert puisqu'on nous persécute ici.

Abosaber lève ses regards vers le ciel et bénit le Tout-Puissant en suivant la route avec sa famille ; mais à peine sont-ils entrés dans le désert qu'ils sont assaillis par une bande de voleurs. On leur prend tout ce qu'ils possèdent, on leur enlève leurs deux petits garçons, et ils restent abandonnés loin de tout secours.

A ce nouveau coup du sort, la femme, qui venait de perdre ce qu'elle chérissait le plus, donna un libre cours à sa douleur, et poussant des cris plaintifs :

— Homme indolent, dit-elle à son mari, renonce à ton indolence, renonce à ton insouciance ! Courons après ces voleurs, peut-être pourrions-nous leur arracher nos enfants ?

— Prenons patience ! répondit Abosaber ; c'est le seul remède aux maux qui paraissent ne pas en avoir. Ces voleurs sont bien montés ; il est impossible que nous puissions les rejoindre.

L'épouse se tut parce que l'épuisement de ses forces ne lui permettait pas de se plaindre davantage et ils arrivèrent aux abords d'un village.

Ils s'y traînèrent comme ils purent et furent assez bien accueillis par les habitants qui étaient hospitaliers, quoique fort pauvres.

Mais dès le lendemain de son arrivée, la femme, ne pouvant résister à l'excès de son chagrin tomba dangereusement malade et mourut.

Ce malheur était trop terrible pour qu'Abosaber le supportât avec sa patience habituelle. Il ne put d'abord résister à sa douleur, il s'arracha les cheveux et se répandit en cris et en pleurs ; mais le calme succéda bientôt à tant d'agitation.

— Prends patience, Abosaber, se dit-il à lui-même. Tu aimais tendrement ta femme et tu en étais aimé. Dieu, en te l'enlevant, a voulu sans doute la dérober à des maux plus affreux auxquels elle aurait été exposée.